

Lettre à mon père

Sylvie-L. Bergeron

Number 32, Spring 1987

La censure

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15239ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, S.-L. (1987). Lettre à mon père. *Moebius*, (32), 55–59.

SYLVIE-L. BERGERON

Lettre à mon père

Saint-J..., le 22 septembre 19..

*

* *

Avant que de sceller d'encre rouge cette page blanche, auprès d'elle en un âpre affrontement, non sans m'oublier presque complètement, j'ai promené ma main, ma plume... J'ai tâtonné à savoir que dire et comment.

Puis, tel un larcin véniel où un tant soit peu d'amour s'épanche et dont le courroux malingre n'est qu'une blessure qui jamais ne se cicatrise, j'en viens, à force de veilles et d'obsessions, à livrer le trop plein de ma détresse amère.

* *

*

Ce soir, par devant quatre murs aux portes et fenêtres capitonnées où il n'est pas plus d'ivoire en tête que d'incessants silences, que des cris rengorgés et que de vagues odeurs d'iode et de penthotal, je désespère... Je désespère de ne pouvoir rejoindre celui qui fut, est et sera l'ultime amant de mes désirs.

Mais, comme on m'aura si souverainement appris: «*Il faut se mettre dans l'état de ne jamais espérer ce qui est au-delà de ses possibilités.*» C'est pourquoi, à force de veilles et de patience, j'en viens à livrer le trop plein de ma détresse.

Or, ainsi qu'une enfant éperdue d'elle-même, j'hésite encore à avouer mon secret et mon crime. Un jour, peut-être, l'exubérance amoureuse de l'enfant viendra-t-elle suppléer au déploiement narcissique et à la jouissance presque morbide? Un jour, peut-être...

Ici, par devant quatre murs d'un blanc impeccable, je m'exécute donc et risque une parole franche tout en songeant à celui qui est l'orgueil même... Mon père... notre père... Vous êtes mon juge, le seul en qui je demande pardon... Puis-je confier et confesser le tourment de mes rêves?

(...) N'allez pas croire cependant que ce que j'ai fait ou n'ai pas fait est ou était un obstacle à votre bonheur. Vous méritez plus que quiconque la félicité terrestre. Depuis ma tendre enfance, je me suis évertuée, bon gré mal gré, à vous rendre la vie plus douce et beaucoup moins aride qu'auprès de celle que j'appelle encore notre bourreau d'enfer.

De tous temps, vous dis-je, je n'ai cherché qu'à vous plaire, ne serait-ce qu'à ne pas vous déplaire. Je n'ai cherché, somme toute, qu'à attirer vos regards sur moi au risque, bien sûr, de me compromettre auprès de notre mère, très chère. N'eût été de sa présence austère, nous aurions pu vivre sobrement et pleinement... Vous... vous auriez écrit des sonnets à Germaine; Philippe, Marie et les autres auraient tripoté mes poupées de chiffons aussi souvent qu'ils le désiraient; moi, je vous aurais aimés et servis... si servilement (...)

(...) C'est pourquoi, j'ose dire et prétendre que *le procès de toute société devrait d'abord commencer par le procès des mères... à la fois Femme, Fille, Soeur, Marâtre et Maîtresse*. En somme, ce sont d'elles qu'un enfant apprend ou désapprend les caresses et les jolieses. Ce sont d'elles que les enfants...

La mienne, la nôtre, à bien y penser, ne nous aura légué qu'un peu plus de rancœur et de ressentiment... Aussi, ce n'était pas un fossé qui se creusait entre nous, mais un véritable et un insondable abîme. Graduellement, à force de veilles et d'obsessions, je somrais et m'abîmais (...)

Or, mon dessin ici est de dire la vérité toute la vérité rien que la vérité — et je le jure sur la tête de ma mère — .

(...) Sans doute, était-elle très belle; de cette beauté que l'âge ne fait qu'épanouir. Ses yeux, disiez-vous, langoureux comme les miens, étaient couleurs d'amandes et d'une limpidité enfantine. Ils éclairaient, affirmiez-vous, un teint d'ivoire à peine ridé et à peine doré sous les paupières. La bouche, vous semblait-il, gardait, même au repos, les plis du sourire...

Pour moi, c'était plutôt un sourire, un rire presque... de vengeance prochaine...

A vous entendre ainsi la chérir plus que toute autre chose au monde, nul ne pouvait penser qu'elle vous faisait tant souffrir... Vous aimiez et peinieiez comme on aime d'un premier et d'un seul amour! (...)

Maintenant, je comprends mieux... alors qu'à ce moment, je comprenais peu, pas, plus ou à peine. Maintenant, je comprends que c'est à l'intérieur de nous-mêmes que nous vociférons le plus, que nous maudissons le plus. C'est à l'intérieur de nous-mêmes que nous sommes vaincus, abâtardis de trop ou de trop peu d'amour.

Maintenant, entre les quatre murs blancs de ma chambre close, les mirages de la passion inassouvie, de même les mirages du désir longtemps contenu m'apparaissent troublants et déconcertants.

Je souffre, vous dis-je. Je fulmine en quelque sorte. Quelquefois, je pleure. Mon désir dès lors ne se résume plus que de voir mes souffrances intérieures apaisées, amoindries... J'ai soif de vérités et de quiétude (...)

(...) Dans mon tourment de petite fille avenante, je n'admettais pas et je n'admets pas encore aujourd'hui que mon père, habituellement si fort dans la tempête, puisse se perdre dans les remous du vent et de la pluie: *VOUS AIMIEZ MA MÈRE A MOI, ALORS QUE VOTRE FEMME A VOUS, JE COMMENCAIS A LA HAIR SI PUERILEMENT.*

D'autre part, je trouvais fâcheux tout ce qui altérait la complicité du père et de la fille; tout ce qui défait, défaisait notre lien d'appartenance. Je cherchais et cherche encore à vous plaire, ne serait-ce qu'à ne pas vous déplaire. J'inventais et invente encore mille et un stratagèmes pour gagner la confiance du père...

Enfin, je comprenais aussi que ma mère, très chère, ne se complaisait dans son rôle que pour prendre un semblant intérêt à la vie...

Obligée très jeune à se marier, elle vous avait choisi parmi tous ses prétendants, prétextant votre bon jugement aux choses futiles de la vie... Elle était enceinte de quelques semaines et vous ne le saviez même pas... trop heureux, à vrai dire, pour ne pas la prendre telle qu'elle se présentait à vous... Elle était, à vos yeux, la plus belle fille de la région et la plus en vue dans les cantons.

(...) Jusqu'au jour où, n'en pouvant plus de contenir ce qui oppressait son âme, elle déclarait à qui voulait l'entendre que je n'étais pas votre fille légitime, mais celle d'un fief galant plus vite en affaires et moins platonique que vous.

(...) Ce soir-là, elle s'était mise à rire... à rire d'un rire tout près du délire. Dans la maison, c'était l'ire presque générale... Elle chavirait la dame, elle chavirait...

Pour vous, pour moi, c'était le bouquet; la goutte qui fait déborder le vase. Aussi, m'en souviendrais-je toujours comme d'une blessure qui jamais ne se cicatrise et comme si c'était hier la veille (...)

Je vous fixais dans le blanc des yeux sans maux-dire car je connaissais trop la vilénie de notre mère frénétique. Une autre fois, comme toutes les fois, j'ai dû plier l'échine et accepter mon échec, n'ayant pu apaiser votre cœur dans ce profond tourment.

Avec la politesse et l'intelligence du cœur où surabonde la charité, vous êtes sorti de table, simulant un haut-le-cœur pour ne pas vous excuser. Sans pourtant claquer la porte, vous vous êtes enfermé dans votre cabinet de travail. A double tour, vous avez verrouillé (...)

Dehors, il s'est mis à pleuvoir à boire debout. Dedans, une tempête d'imprécations et d'insultes fait rage. Bientôt, de longs râles font place au silence... Des silences de mort il va sans dire. Je suis dans tous mes états. Peut-être, est-ce là le sort ténébreux de la folie... Elle chavire la dame, elle chavire (...)

Il pleuvait donc à gros torrents ce soir-là

Il pleut donc à gros torrents

Il pleuvait donc

Il... Philippe se mit à pleurer; notre mère à gémir. Moi, je me demandais si pareil murmure n'était pas ce qu'il y avait de plus terrifiant et de plus épouvantable au monde. J'étais prise d'angoisse comme lorsqu'on pressent un malheur...

Vous, mon père, on ne vous a retrouvé que très tard dans la nuit. Affalé sur votre table de travail, vous aviez la tête renversée sur un livre à demi-ouvert de Jacques Prévert, votre écrivain préféré. Sur le parquet de la chambre gisaient des monceaux de lettres inachevées avec dessus de l'encre répandue. L'une d'entre elles laissait paraître votre profond émoi... *Avant que de sceller d'encre rouge cette page blanche auprès d'elle en un âpre affrontement... Puis, tel un larcin véniel, j'en viens à livrer le trop plein de ma détresse amère...*

Pour la première fois, je suis confronté... à un corps froid, sans vie, mort. Je saisis très mal cette cessation insensée. Pour la première fois, je comprends le sens profond de certaines paroles. Pour la première fois, je comprends ce qu'est la détresse...

Notre mère, elle, regrettait déjà sa malveillance et se demandait pourquoi sa nature ne lui avait pas permis d'être plus affectueuse. Elle semblait progressivement dans un état dément... d'autant plus qu'elle s'était remise à boire à même la dive bouteille. — Du cherry, je vous en prie — .

D'abord, elle a un relent de générosités. Elle nous serre prestement contre son sein, criant à qui veut l'entendre que son mari a abandonné ses enfants en bas âge. Puis, elle se met à pleurer comme une Madeleine.

...Sitôt ressaisie, elle commence à nous injurier, insinuant que nous ne sommes que de pauvres bêtes de somme qui entravent la bonne marche de sa vie. Sans raison aucune, elle nous châtie, brandissant tous les objets qui lui tombent sous la main. Elle nous frappe alors, nous assène quelques coups, nous moleste encore.

... Puis, elle s'esclaffe à pourfendre l'âme jusqu'à la moëlle. Atteinte d'une quelconque frénésie mentale, elle nous traite de tous les noms ignobles - maudits, bâtards, ingrats, intrus -. Elle rabat ainsi sa déchéance sur nos pauvres épaules (...)

Pendant ce carnage, des idées obscures se forment, se formaient en moi. Elles battaient, battent la mesure; éclatent tout à coup, se faisant arrogantes, génératrices d'actions qui ne vous sont pas familières, mais dont vous avez l'entière

responsabilité.

Sous la peau mince de mes tempes, les veines se dessinent. Le sang me monte à la tête, ne faisant plus qu'un tour. J'ai chaud et froid dedans mon corps. Une envie folle d'hilarité me prend. Cette hilarité me rappelle le rire hystérique de ma mère, de notre mère: de la haine poussée à son paroxysme.

Mes dents claquent, tous mes membres tremblent. Je me tords dans une sorte de convulsion de colère. J'enrage à mesure que notre mère sévit. Je / elle / nous frappons de plus belle. Un sentiment jusqu'alors refoulé ressurgit de-je-ne-sais-où-. Les nerfs poussés à bout... *J'EXXXULTAIS (...)*
(...)

Plus tard, lorsqu'on a enfin rendu le verdict, les diagnostics des médecins légistes ont établi que:

*LE SOIR DU... 19., LORS D'UNE TEMPETE QUI SE-
VISSAIT SUR TOUTE LA REGION, LA DENOMMEE...,
NEE LE..., A SAINT-J..., EN L'AN 19., A FORCE D'EX-
ASPERATION, A PERDU LA TETE...*

Ici, ce soir, entre quatre murs d'un blanc impeccable, avant que de sceller d'encre rouge cette page blanche, je peux vous assurer - et je le jure sur la tête de ma mère - que la chose n'est pas tout-à-fait exacte...

...En effet, je n'ai pas perdu la tête, je l'ai enterrée!